Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 25 (1953-1954)

Heft: 2

Nachruf: Hommage à Giovanni Ferretti

Autor: Calamandrei, Piero

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HOMMAGE A GIOVANNI FERRETTI

Ferruccio Parri l'a dit excellemment : la présence de Monsieur le Président de la République, de tant de hauts personnages et de tant d'amis réunis pour honorer le défunt est un grand sujet de consolation et ne peut qu'encourager celui qui va s'adresser à vous.

Au cours de sa vie, Giovanni Ferretti n'a pas été l'objet d'honneurs retentissants ; il n'a pas revêtu de charges politiques ou académiques importantes ; il s'est contenté de travailler pour le bien de son pays, jusqu'à son dernier souffle, dans les à-côtés, sans bruit, sans rien autre demander pour lui que de ne pas transiger avec sa conscience. Soyons reconnaissants qu'il ait suffi de cela pour rassembler ici tant d'amis et une aussi imposante réunion de hautes personnalités, aux fins d'honorer la mémoire de cet homme simple, modeste et réservé. On a tout dit en relevant qu'il n'avait que faire de titres et d'honneurs : il lui suffisait d'être une haute intelligence et une libre conscience.

Si j'ai accepté de parler de lui, en ce jour, c'est surtout parce que je l'aimais, lui et ses fils. Un de ceux-ci, qui m'est particulièrement cher, m'a prié de parler de son père, et je n'ai pas pu le lui refuser. Mais je ne parlerais pas de lui, en ce jour, si je n'avais été son ami, si je ne l'avais aimé, si je ne l'avais estimé. Un autre vous dira ce que fut le lettré, l'érudit, le chercheur, et le dira avec compétence.

Mais ce qui vraiment compte plus que l'amitié que je lui portais, c'est l'origine, la raison, l'occasion qui fit naître cette amitié, qui date de plusieurs années et qui a gagné en profondeur au cours de brefs entretiens — de ces entretiens dont on déplore la brièveté, comme Parri l'a relevé. Nos amis s'en vont — et il nous reste comme un remords d'avoir été si rarement en leur compagnie. Amitié qui, malgré la brièveté de nos entretiens, était devenue profonde à l'égal de ces amitiés qui remontent à notre adolescence. Chose étrange : son occasion fut affaire bureaucra-

tique. Immédiatement après la libération, au mois d'août 1945, Vincenzo Arangio Ruiz étant ministre de l'Instruction publique, Ferretti fut nommé directeur général de l'Instruction primaire, secteur scolaire qui fut toujours celui que préféra Ferretti. J'eus alors besoin, un beau jour, de quelques renseignements de première main sur certains problèmes concernant les écoles, et j'allai le trouver dans son bureau au ministère. Et j'eus alors, comme toutes les autres fois où j'allai recourir à lui, l'agréable surprise de le trouver à son poste. Jamais je ne me suis entendu répondre ce qu'on s'entend si souvent dire dans les couloirs des ministères, quand on est à la recherche de quelque haut fonctionnaire : il n'est pas à son bureau. Lui, il n'était jamais absent, ni en fait ni en esprit ; il était toujours là, à sa table de travail, courtois, modéré, prêt à répondre à toutes les questions, admirablement informé, idées claires, faits précis sur tous les problèmes scolaires. Il suffisait de s'entretenir cinq minutes avec lui pour se rendre compte que, derrière ces paroles mesurées prononcées d'une voix sans éclat, avec un sourire esquissé, un peu mélancolique au fond, il y avait l'ardeur d'un idéaliste qui avait foi en ce qu'il faisait. On avait affaire à un homme, non à un fonctionnaire ; un homme qui vivifiait toutes les questions scolaires par son amour pour l'Ecole. Cet amour s'exprimait sans phrases ni éloquence oratoire, dans des ordonnances pleines de vie, faisant appel à la bonne volonté et à la patiente activité d'hommes sincères et n'ayant rien du pathos officiel des programmes.

C'est ainsi que nous nous liâmes. Et c'est alors que j'appris, plus par d'autres que par lui, quelle avait été sa vie dans la carrière de l'enseignement, avant le fascisme, durant le fascisme, et jusqu'à ce jour. Je ne saurais énumérer ici toutes ses initiatives : cela nous mènerait trop loin ; ni tous les aspects de son activité consacrée à répandre la culture italienne et à l'entretenir en Italie et à l'étranger. Je me bornerai simplement à esquisser ce que fut son œuvre essentielle pour l'école. Licencié es-lettres à 20 ans, à Rome, en 1905, il enseigna d'abord les lettres dans les classes secondaires, à Spello, à Monte San Giuliano près Trapani, à Modène, à Milan, à Florence et enfin au lycée italien de Constantinople.

Mais ce qui lui donna l'occasion de révéler ses remarquables facultés d'organisateur, ce fut la première guerre mondiale, à laquelle il prit part comme volontaire. Au bout de peu de temps, le commandement suprême lui confia la tâche d'organiser les écoles dans les pays libérés — tâche qu'il administra durant toute la guerre et qui, un certain moment, le mena jusqu'en Albanie. Il en resta chargé encore durant les premières années

qui suivirent la guerre. Cette grande œuvre, dont les bénéficiaires sont encore vivants et dont on peut suivre la trace dans l'organisation scolaire de ces pays, il en a donné le tableau dans son ouvrage paru en 1923 : *Les Ecoles dans les pays rédimés,* ouvrage riche en idées claires, de portée générale, sur l'organisation des écoles, et qui ont été reprises depuis, lors de la réforme Gentile.

En 1922, en reconnaissance de cette activité remarquable consacrée aux pays rédimés, il allait être nommé directeur général des écoles à l'étranger, lorsque la dictature s'installa. C'est de ce moment que date son opposition courageuse et intransigeante, sans éclat mais aussi sans faiblesse, au conformisme régnant. Jusqu'à ses dernier jours, ce fut là le trait le plus marquant de sa noble figure.

Les épreuves par lesquelles il passa alors, il les a en toute sérénité évoquées dans quelques pages parues dans une revue ; pages exemptes d'amertume et de critique et qui sont intitulées *Climat scolastique.* On l'y voit, provéditeur des études, passer dans trois provinces : Côme, Aquila et Ancône. De Côme où il se trouvait en octobre 1922, après s'être heurté aux pontifes locaux, il fut transféré en 1923 à l'Aquila où il exerça les mêmes fonctions durant deux années. Mais, après deux ans, en juillet 1925, on se débarrassa encore de lui, de son indépendance, de sa fermeté. S'ensuivirent quelques années où il fut chargé d'autres besognes, puis il passa comme provéditeur à Ancône — et ce fut son dernier poste en cette qualité. En 1933, à la suite de conflits de plus en plus vifs, non précisément de caractère politique mais essentiellement de caractère moral, de ses protestations contre les infractions et la corruption qui menaçaient la dignité des écoles (son idéal constant), il fut rayé du rôle des provéditeurs. Du même coup, il fut reculé, et le voilà envoyé comme adjoint à la Bibliothèque Nationale de Florence. Le jour de son arrivée, le directeur lui annonça que, le lendemain, il serait affecté à la rédaction des fiches...

Que lui reprochait-on ? On lui reprochait, naturellement, de ne pas avoir la carte du parti. Mais, surtout, on lui en voulait de ne pas composer avec la corruption, avec toutes les formes de favoritisme, la brigue politique, les recommandations. De vouloir, quoi qu'il en coûtât, défendre l'honnêteté de l'école.

Quand il était dans son cabinet de provéditeur et que se présentait un pauvre maître d'école qui venait lui exposer son cas, et que survenait l'honorable local, Ferretti recevait d'abord le maître d'école, ensuite l'honorable. Pareille attitude ne se pardonne pas. Ne pas dévier du droit chemin,

ne pas transiger, chercher la justice quoi qu'il en coûte, c'est vertu incommode, vertu qu'on ne saurait supporter — de quoi déchaîner tous les ressentiments des opportunistes.

Provéditeur dans l'Abruzze, il dut faire un rapport sur son activité (il porte le titre suivant : *Deux années d'administration scolaire en Abruzze*). A lire ce rapport dans lequel pas une seule fois on ne mentionne le fascisme ; dans lequel, pas une seule fois, ne paraît un nom qu'il fallait, alors, acclamer à chaque page, on reconnaît que ce qui caractérise sa bienfaisante activité c'étaient essentiellement les mesures concernant les maîtres d'école, les transferts pour raisons de service. Aucun ne s'est inspiré de motifs politiques ; l'ordre suivi a été celui qu'imposaient les exigences du service. Cette activité réglée est marquée de ce trait significatif que, de la première à la seconde année, les signes de désordre les plus déplorables et humiliants dans toute administration publique — je veux dire les recours et les recommandations — sont en régression marquée : les recours réduits à un quart (quinze au lieu de soixante), les recommandations réduites presque à rien. Ce n'est pas grand chose ? Ce qui l'est, c'est qu'en 1925 un provéditeur dressant son rapport mette en évidence avant tout ceci : que pas une seule des mesures prises par lui au sujet du personnel sous ses ordres n'était due à des motifs politiques, et que, dans sa circonscription, on ne savait plus ce qu'étaient les recommandations.

Il va de soi qu'à un homme ainsi fait il ne pouvait arriver que ce qui lui arriva. A savoir, au bout du compte, à être démis et renvoyé. Dans les pages que je viens de rappeler, Ferretti laisse percer la sensation personnelle d'un isolement croissant, à mesure que la conscience publique, au cours des années, baissait de plus en plus et sombrait dans la paresse du conformisme. Mais il note qu'en 1923, lorsque pour la première fois les remous politiques l'envoyèrent de Côme à l'Aquila, tous les professeurs, tous les maîtres primaires, tous les enfants des écoles l'accompagnèrent à la gare en protestant contre cette injustice, et le wagon, à son départ de Côme, était plein de fleurs.

Deux ans plus tard, à l'Aquila, quand il fut déplacé, personne ne l'accompagna à la gare, mais on lui souriait encore et on le saluait. En 1933, lorsque se répandit la nouvelle qu'on l'avait démis de ses fonctions de provéditeur des Marches, personne ne le connaissait plus, personne ne le salua au cours des dernières heures qu'il passa dans la cité où, la veille encore, tous lui faisaient révérence, tous étaient ses amis, parce qu'il était l'autorité.

C'est après 1933 qu'il trouva un refuge en Suisse où, de 1934 à 1939, il enseigna à l'Université de Lausanne. Puis ce fut la seconde guerre, la libération, et la nomination de Ferretti au poste de directeur général de l'enseignement primaire. Mais, lorsque fut nommé ministre de l'Instruction publique un homme qui se proposait de faire une réforme générale des écoles, les idées de ce ministre ne correspondaient pas de tout point à celles de Ferretti, qui n'était pas homme à répudier ses idées pour garder sa place. Et il s'ensuivit que, directeur général jusqu'alors de l'Instruction élémentaire, à laquelle il avait de tout temps voué tous ses soins, à qui allait sa prédilection, sa particulière compétence, Ferretti fut un beau jour transféré à une autre direction, créée en 1947 : la Direction générale des échanges culturels et des zones limitrophes — et, pour lui, ce fut comme une rélégation. Il n'est pas facile de renvoyer un directeur général ; il est beaucoup plus facile de créer, pour lui, une direction. Je me rappelle être allé le trouver quand il n'était plus à l'Instruction élémentaire ; il était dans une pièce meublée, avec deux employés. C'était une direction symbolique, créée pour l'y tenir, pour qu'on lui servît son traitement, à condition de ne rien faire. Mais Ferretti n'était pas homme à jouir d'un traitement et à porter le titre de directeur général pour ne rien faire. Il voulait travailler, servir son pays, donner corps et vie à cette direction, en faire une réalité. Vains efforts. Il ne trouvait autour de lui que le vide. Il en souffrait profondément. Et je ne serais pas surpris que ç'ait été alors, pour lui, la période la plus triste de sa vie.

Un beau jour, un coup de téléphone l'avisa qu'il venait d'être nommé conseiller à la Cour des Comptes — lui, homme d'école et non de comptabilité ! Il trouva certes, à la Cour des Comptes, sérénité, bienveillance, cordialité chez ses collègues ; mais son cœur continuait à battre pour l'Ecole ; toutes ses pensées l'y ramenaient.

Ces dernières années, il se consolait en publiant, dans des périodiques et des revues, des articles sur l'Ecole et les problèmes scolaires. Un de ces articles parut au moment où le ministre qui l'avait transféré à la Cour des Comptes fut remplacé par mon ami Segni, ici présent. Dans cet article, Ferretti dressait le bilan de l'œuvre scolaire de ce ministre, et il trouva le moyen d'en dire presque uniquement du bien : même si (dit-il), j'en ai souffert, cela ne doit pas entrer en ligne de compte. Cet article se termine par quelques mots que je ne résiste pas à vous citer. Après avoir montré les côtés positifs de la réforme alors entreprise, il se borne, en conclusion, à relever dans l'administration des écoles un certain relâ-

chement, une sorte de désorientation. « Ce relâchement, dit-il, se manifestait jusqu'aux extrémités, à l'époque où ce ministre était au pouvoir, et, ce qui est pire, dans la vie même des écoles. Professeurs et maîtres, à ne m'en tenir qu'aux écoles relevant de l'Etat, n'ont jamais montré de tendresse pour les fonctionnaires dont ils relèvent, mais, au cours de ces dernières années leur désaffection se fit plus nette et plus fondée, et elle ne s'arrêtait pas aux fonctionnaires. On a parlé dans la presse de « Minerve en sommeil », d'« Ecole à la dérive » — cris d'alarme auxquels on aurait dû prêter oreille. » Et voici sa conclusion : « Malgré tout, l'Ecole en Italie est essentiellement saine ; la crise est superficielle. Même la bureaucratie tant décriée, bien qu'elle penche au conformisme, est saine. L'annonce de la nomination, après l'honorable Gonella, d'un ministre qui a renom de sévérité, a été accueillie avec satisfaction et on a relevé de tous côtés un besoin et un sincère espoir de reprise en main. Lorsqu'un bilan se clôt sur un pareil état d'esprit, on ne saurait dire qu'il soit désespéré, quelque lourd que soit le passif — et ce passif le fut à mon sens. »

Ainsi, ce credo final est un acte de foi dans les écoles. Giovanni Ferretti, pour qui l'approchait, faisait sa connaissance et le connaissait de mieux en mieux, faisait l'impression d'être au fond un homme désabusé, mélancolique. Mais, au fond, c'est la vie elle-même qui est mélancolique. Le sourire n'est qu'en surface. Ferretti faisait l'impression d'être un pessimiste, mais, tout en étant un de ces pessimistes qui ne se font pas d'illusions, c'était un pessimiste actif, laborieux ; de ces pessimistes qui, dans leur clairvoyance, puisent la force d'agir et qui cherchent dans leur activité un dérivatif à leur pessimisme.

J'ai l'impression, Messieurs, que si Ferretti l'avait voulu, il aurait pu trouver dans la littérature, dans l'art, un réconfort, un refuge et, peut-être, la sérénité. Qu'on me permettre un souvenir. Il y a bien des années, un dimanche où, avec un autre ami cher, disparu, lui aussi, presque le même jour : Pietro Pancrazi, nous fîmes une excursion à Recanati à la recherche de Leopardi... C'étaient les années où l'on allait à la recherche des anciens, de ceux à qui on allait demander des forces, plus vivants qu'ils étaient que les vivants — et Pancrazi me dit : « Celui qui a le mieux parlé de Leopardi, qui a écrit la *Vie de Leopardi* la plus subtile, la plus pénétrante, la plus profondément sentie, c'est Giovanni Ferretti. »

Et l'on a la même impression en lisant cet ouvrage qui est paru peu de semaines avant sa fin, son livre sur *La Jeunesse de Giordani.* Je tiens à relever que, dans le dernier entretien que j'eus avec lui, par téléphone —

car nos conversations ne pouvaient presque jamais se faire que par téléphone — il me parla de cet ouvrage sur les quarante premières années de Giordani et me rappela une lettre de Leopardi que je lui avais communiquée peu auparavant ; lettre de Leopardi à vingt ans qui, sollicité d'entrer dans une académie littéraire romaine, donnait de Recanati une réponse pleine d'hésitation, d'une sorte de crainte respectueuse. L'autographe dont j'étais devenu possesseur était le brouillon de cette lettre et il était intéressant de constater qu'il n'y avait guère de mot qui n'eût été repris, de cette même lucide écriture, pour toujours trouver l'expression la plus exacte de l'insuffisance qu'il ressentait en face d'une invitation si pleine d'attrait. Et je disais à Ferretti : « Personne, mieux que vous, ne saurait éclairer cette lettre pour la publier. » Il me répondit peu après : « Cette lettre a déjà été publiée, mais, s'agissant d'un brouillon, je suis très heureux de pouvoir la mettre en lumière pour mieux faire voir, au point de vue de la psychologie et du style, ce scrupule de faire se recouvrir exactement style et pensée, qui se marquait déjà si nettement chez un écrivain si jeune. »

C'est à cette même occasion que Ferretti me parla de son livre sur Giordani qui venait de paraître. La préface à cet ouvrage met en relief le problème qui nous affronte en tout temps, mais devient plus pressant dans les périodes lourdes d'histoire comme celle que vivait Giordani — le problème de l'antagonisme entre père et fils, cet état d'incompréhension de père à fils, cette coupure qui empêche fréquemment les enfants de comprendre leur père, et le père de comprendre ses enfants.

Je voudrais dire aux fils de Giovanni Ferretti et surtout à son fils Giorgio, et le lui dire sans la moindre phrase : « Votre père n'est pas mort. Du jour où il a été repris, pour vous il a commencé à vivre. Il n'y a plus de coupure ; les malentendus se dissipent. » J'ai toujours pensé que, dans les rapports de père à fils, il y a quelque chose qui ressemble à ce qui se passe entre deux personnes qui suivent la même route. L'une est derrière et voit celle qui la précède, mais elle ne la voit que de dos, non de face. Ce n'est que quand le père meurt que son fils le voit en face, le sent vivre et le comprend. Jour de douleur, mais jour solennel. En ce jour, pour les fils, commence une vie nouvelle avec de nouveaux devoirs.

Je tiens encore à dire pour votre consolation, mais aussi pour la nôtre, que Giovanni Ferretti est mort en travaillant. On soûlait dire autrefois : qui meurt jeune est aimé des dieux ; mais moi je crois qu'il est plus juste de dire : qui meurt en pleine activité est aimé du ciel. Cet homme

qui aurait pu chercher un refuge dans la littérature, dans l'art, en écrivant, en se tirant à part de l'action, il a continué, même en écrivant des articles de revues, à être actif jusqu'à sa dernière heure, il a continué à regarder en face les problèmes qui se posent à son pays, à leur chercher une solution meilleure, en s'inspirant de ce qu'il tenait pour le bien.

Ici me revient en mémoire — et si j'ai pris par le plus long, qu'on veuille bien m'excuser — une lettre écrite par Benedetto Croce, deux années avant sa mort, à un ami qui lui avait envoyé certaines études d'art qui marquaient comme une sorte de vacances dans sa vie : « Je pensais, cher ami, lui répond Croce, que se nourrir de ces préoccupations d'art et d'histoire, c'est la vraie vie, et la vie politique m'est parue chose dure et indigne. Mais depuis j'ai considéré, du point de vue philosophique, que l'une comme l'autre est un devoir et qu'il n'est pas licite de préférer l'une à l'autre. Me voici arrivé à quatre-vingt-cinq ans et je m'imagine pouvoir passer mes derniers jours en les vouant exclusivement à l'étude ; mais je m'attends sans cesse à ce que la voix de la patrie me rappelle à telle ou telle manifestation politique ; car, tant qu'on vit, on n'a pas de raison valable de s'excuser. » Cela peut s'appliquer à Giovanni Ferretti : deux heures avant de mourir, il était à sa table de travail à écrire pour l'école, pour son pays. Aussi longtemps qu'il a vécu, il n'a point cherché de prétexte à s'excuser.

PIERO CALAMANDREI